

LES NOUVELLES DE L'IMPRO

Une nouvelle demande

Ecrit par Patrice Mincke – sur base du Match d'Impro du 10 janvier 2016

Sept minutes. Il s'était garé juste en face de la maison de repos à 35, il était 42, cela faisait donc 7 minutes qu'il était là. Les mains posées sur le volant, l'œil fixé sur l'horloge du tableau de bord, la mâchoire tendue, la respiration étrangement régulière, quatre-cent vingt secondes s'étaient écoulées. Impossible de bouger.

Cela faisait une éternité qu'il n'avait plus mis les pieds au Marni. A quoi bon d'ailleurs ? Depuis qu'ils y avaient été admis, ses parents recevaient tous les soins et toutes les attentions dont ils avaient besoin. Il leur était devenu inutile. Et s'en était senti soulagé.

Peu à peu, le ronronnement de la ville emplit l'habitacle feutré, et vint le tirer de sa torpeur. Il fit bouger lentement ses doigts sur le cuir du volant, respira profondément et saisit d'une main volontaire la tarte au riz qui attendait sur le siège passager. Aussitôt, sa poitrine se serra sur son cœur dans une pénible étreinte. « Ne pas flancher » murmura-t-il. Chaque contact avec un carton de pâtisserie lui imposait les mêmes images : l'immobilité de cette pathétique chambrette, le père assis devant une table vide, la mère dans un fauteuil avec un magazine féminin périmé ; le regard métallique de celle-ci qui se pose sur lui, entre mépris et indifférence ; le pli de sa bouche, cette ride dure et fermée qui semble avoir pris possession de son visage quand elle dit « posez la tarte ici, monsieur ». La mère était retournée à sa lecture. Le père n'avait pas bougé d'un cil. Et le fils était resté figé, incapable de leur rappeler qui il était, incapable de décider ce qu'il fallait faire de cette tarte au riz.

Cette fois, il réussirait : il leur parlerait de lui, d'eux, du passé, de tout ce qu'ils avaient été. Ils demanderaient un thermos de café, mangeraient la tarte.

Sans trop savoir comment, il fut tout d'un coup hors de sa voiture. Il traversa la rue de Vergnies sans prêter attention au trafic et poussa la porte de l'établissement. Bienvenue à la séniorie du Marni. Séniorie. Il détestait les euphémismes. Le long escalier de linoléum rouge aux arêtes couvertes de caoutchouc noir plongeait devant lui, plus abrupt encore qu'une infirmière en chef. Il semblait être là pour annoncer d'emblée aux résidents le seul vrai règlement de l'institution : si vous avez la force de me descendre, vous n'aurez plus celle de me remonter.

« Un jour ce sera mon tour », se dit-il. Et tandis qu'il posait le pied sur la première marche, il se mit à penser à ses enfants qui ne seraient sans doute pas là pour lui apporter la moindre collation. Il se remémora son jeune couple, tous ces moments passés à préparer le nid familial, à veiller sur ses oisillons, à leur apprendre patiemment à voler pour qu'un jour ils quittent leurs parents à tire-d'aile, sans un regard en arrière, sans un merci. Il se souvint de ce jour où, soudain, il avait pris conscience du vide que leur départ avait laissé entre sa femme et lui. Il avait compris alors qu'il était à la charnière entre un passé heureux pendant lequel il avait tant craint le futur, et un futur qui ne serait désormais plus qu'un triste écho du passé. Qu'avait-il encore à attendre de la vie ?...

Il traversa le sombre réfectoire du sous-sol pour se diriger vers l'ascenseur menant aux chambres. Tout là-bas, virevoltant entre les tables, rayonnait la longue crinière blonde de la

directrice. Perchée sur ses hauts talons, celle-ci régnait avec un sex-appeal déplacé sur ce monde de pantoufles. Pourquoi une séduisante jeune femme avait-elle choisi de s'enterrer là, avec ces personnes sans avenir et au passé si fragile ? Il ne l'avait jamais compris.

Sorti de l'ascenseur, il s'engagea dans ce long couloir blanc tendu d'une ligne rouge (chaque étage a sa couleur, lui avait fièrement dit une infirmière, ça permet aux résidents de se repérer plus facilement). Le sol blanc, impeccable, brillait comme une patinoire. Ici, personne ne laisse de trace, chaque jour efface le précédent.

L'atmosphère et la tarte au riz se faisaient de plus en plus lourdes, mais il avança résolument vers le bout du couloir. De part et d'autre, des portes s'ouvraient sur des histoires et des destins qui s'éteignaient docilement, englués dans le braillement des téléviseurs. Des vies perdues, effacées, des femmes et des hommes oubliés des autres et d'eux-mêmes.

Chambre 42, Anne-Marie Z. et Laurent D. Il s'arrêta. Impossible de franchir ce dernier mètre. « Porter cette tarte, assister à la négation de tout ce que je suis, de tout ce qu'ils sont, de tout ce que nous avons été les uns pour les autres », cette pensée lui était insupportable.

Il entendit alors le chuintement de quelques pantoufles, puis au bout d'un long silence deux voix usées mais vigoureuses, si familières et pourtant si nouvelles :

- Alors Anne-Marie, quelle est ta réponse ?
- Ah, euh... c'était quoi encore ta demande ?
- Euh... Ca alors, j'ai aussi oublié !
- Ah, ça y est ! Je ne me rappelle plus de la question, mais ma réponse c'était oui !

Il n'avait pas encore pris la décision d'entrer qu'il était déjà dans l'embrasement de la porte, sa tarte à la main. Devant lui, deux vieux corps face à face, deux visages flétris et ravins, illuminés par des yeux étincelants. Une main maladroite effleura timidement une joue flasque, puis les deux visages s'approchèrent l'un de l'autre pour se joindre dans la délicate frénésie d'un tout premier baiser.

Il resta muet. Après 58 de vie commune, son père et sa mère se découvraient comme deux jeunes amants. Sans passé, sans souvenirs, peut-être sans futur, mais incroyablement présents. Incroyablement vivants. Ils parcouraient chaque instant sans préméditation et improvisaient librement leur vie. Il pensa à la crinière, et comprit ce qui la retenait ici.

Derrière les deux vieux qui se serraient maintenant aussi fort que le pouvaient leurs bras fatigués, dans l'encadrement de la fenêtre, de jeunes oiseaux découvraient fiévreusement la joie de voler.